

DOUNIA BOUZAR : Comment sortir de l'emprise « Djihadiste » ? Ivry, Les éditions de l'Atelier, mai 2015, 156p.

On ne présente plus Dounia Bouzar, ancienne éducatrice devenue Anthropologue du fait religieux, ex-personnalité qualifiée au *Conseil Français du Culte Musulman* (CFCM), membre de l'*Observatoire de la Laïcité*, mise à disposition du *Centre de Prévention des Dérives Sectaires liées à L'Islam* (CPDSI) et de la cellule d'accueil du ministère chargée de la radicalisation. Elle est de confession musulmane ce qui lui permet dans ses interventions d'être très à l'aise avec les dérives interprétatives du Coran dont elle ne fait pas une bataille intellectuelle ou idéologique à la manière de M. Onfray. Pour elle, il y a d'un côté le Coran éternel et divin et de l'autre des sourates qui sont circonstancielles dues aux difficultés et oppositions rencontrées par le Prophète qui sont donc des moments de l'histoire passée et ne peuvent être rapportée à notre temps. Elle parle à juste titre dans la définition de son travail de « *Recherche-Action* ». Elle ne peut mieux se définir tant la description de ce qu'elle a entrepris dans le domaine de la compréhension de la radicalisation et dans l'effort des équipes pour tenter la *déradicalisation* part du terrain et y reste sans soucis d'universalité de son propos qui reste modeste car elle sait que ce qui est vrai un temps dans ce domaine ne le sera plus le temps suivant. En grande partie d'ailleurs parce que les Djihadistes surveillent ses écrits et modifient leurs procédures de recrutement en fonction de ce qu'elle a découvert. Modestement donc elle décompose ce qu'elle appelle « l'endoctrinement » et surtout « *l'embrigadement* » de nos jeunes gens dans cette spirale infernale qui a conduit déjà 1500 d'entre eux à partir en Syrie faire la guerre ou soutenir Daech pour pensent-ils la bonne cause. Elle évoque alors plusieurs fois dans son texte le « *processus* » qui y conduit. Ce terme « *jaspersien* » nous paraît d'une grande justesse dans son emploi, tant il est question de durée et d'étapes successives dans cette modification profonde du psychisme du jeune, modification qu'elle nomme « *paranoïaque* » là aussi de façon très juste pour « l'atmosphère paranoïaque » de suspicion et de persécution dans laquelle sont nos jeunes. Elle rejoint donc nos analyses dans ce *Cahier*. De quoi s'agit-il? Tout d'abord d'une période de vacillement des certitudes comme l'adolescence peut les connaître, de révolte contre l'injustice, de douleur morale devant l'insupportable des événements rencontrés dans la vie familiale et dans le champ social. Dounia Bouzar prend alors comme matériel de son propos tous ces jeunes recrutés par internet plus que les repris de justice qui en prison se radicalisent. Elle s'intéresse au désarroi des familles qui la contactent et qui, pleines d'angoisse décrivent un ou une adolescente qui s'isole, ne va plus au collège ou au lycée, ne pratique plus son activité favorite. Ces jeunes ne parlent plus à la maison, piquent de grandes colères ou mentent et dissimulent leur investissement religieux, leurs prières ritualisées à l'obsession pour les garçons, leur « *jilbab* » (grand

voile sombre couvrant tout le corps sauf le visage à différencié du « *niqab* », voile noir couvrant le visage, interdit en France) que les filles enfilent dès le tournant de la rue. L'atmosphère dans laquelle vivent ces jeunes est *franchement persécutive* : le sentiment de persécution est une réponse à l'incertitude, au voilement de l'« *évidence naturelle* ». Toutes leurs recherches sur internet par *facebook* ou par *YouTube* y conduisent. D'amis en amis, de vidéos en vidéos, les jeunes trouvent des réponses dans les théories complotistes, dans les sectes des *Illuminatis*, dans les films comme *Matrix* et le *Seigneurs des Anneaux*, qui inversent les rôles entre les bons et les méchants, créent des sentiments de méfiance, font voir dans les regards des signes identifiant les faux humanoïdes sataniques et deviennent alors les proies faciles des prosélytes du Jihad qui disent et promettent la Vérité, un monde meilleur, une nature accueillante, un Dieu qui vous élit directement sans que vous le sachiez dernier des califes vivants sur terre, un *Mahdi* qui combattra les forces du mal jusqu'à la fin en rendant cruauté pour cruauté puis une fois la victoire assurée distribuera le bien à tous ses sujets. Tout est prêt alors pour que soient transgressés les freins psychiques qui interdisent la cruauté, la décapitation, les attentats sanglants, les meurtres gratuits. Car ces jeunes recrues sont *dépersonnalisées*, perdent leur identité, leur appartenance familiale, changent de noms, brûlent leur passeport car le califat n'a pas de frontières, sont prêts pour une renaissance pour faire leur djihad vers la « *purification* » du monde. Chez les filles le *Jilbab* les protège, les isole, forme une sorte de bulle protectrice contre le regard des autres forcément malveillant et satanique. Elles veulent sauver les enfants des bombes de B. El Assad, faire de l'humanitaire, être infirmière, mais une fois sur place, elles sont alors privées de liberté et pour ne pas qu'elles s'échappent elles sont mariées de force et mises enceintes... Ce qui est à l'œuvre est bien un processus de *déshumanisation* aussi bien pour ces jeunes partis avec naïveté en Syrie que pour les victimes des attentats qui sont des traîtres, des envoyés de Satan, des porcs qui ne méritent pas le respect humain : ils peuvent être torturés à mort, précipités du haut d'un immeuble, décapités, découpés en morceaux, mis en lambeaux, broyés... Des photos circulent et internet décuple l'impact. Le jeune engagé ne peut plus reculer... des *Hadiths* bien choisis justifient l'ensemble : il faut être un bon musulman : « *il ne lui reste plus qu'à s'y soumettre pour prouver sa foi, sa révolte et sa détermination* ». « *La violence constitue une forme de leur identité* » cite Dounia Bouzar de Xavier Crettiez¹. « *Ils voudront mourir pour devenir quelqu'un* » reprend-elle. C'est « *l'absence de limites* » que Daech légalise pour ces jeunes. Ils deviennent alors des « *fous meurtriers perpétrant l'inacceptable des massacres* ».

1. in « *Penser la violence collective* » mars 2015.

Il s'agit alors pour Dounia Bouzar de relever le défi de la *déradicalisation*. La méthode évite bien des pièges, comme celui d'un affrontement méthodique sur la cause religieuse, ou celui d'un appel direct à la raison. L'endoctrinement contient déjà toutes les réponses avec tout l'argumentaire, il lui suffit de réciter des *hadiths* ou les 2-3 sourates ad hoc. Le jeune peut alors rester inaccessible ou se murer dans le silence. Certains thérapeutes favorisent dans leur explication le tout psychologique, d'autre le tout sociologique (les banlieues, le chômage de masse, le RSA, la drogue etc...). Or, nous dit Dounia Bouzar, on voit une multitude d'origines pour ces jeunes, déjà musulmans ou récents convertis, d'origine modeste ou des beaux quartiers, parfois quelques convertis étaient catholiques et plus rarement, mais tout de même, juifs... Les causes sont parfois psychopathologiques avec des débuts de schizophrénie mais très rarement, plus souvent des psychopathies ou border line, mais en règle générale ces jeunes ne sont pas « psychiatriques », ils sont « normaux », pas toujours acculturés. Le plus souvent ils traversent une crise existentielle avec de l'angoisse que seul le groupe des djihadistes va rassurer, mettant le mal au dehors et le bien au dedans...

Donc Dounia Bouzar a élaboré avec son équipe et sous contrôle d'un psychiatre-psychanalyste une approche qui vise le sensible et l'affect derrière la carapace car il s'agit répète-t-elle d'un « processus » (psychique ajouterons-nous) vers une défense identitaire groupale qu'il faut détricoter, reprendre à l'envers avec précaution. Avec les parents elle reconstruit l'histoire de l'enfant en consultant les albums photos pour retrouver des points d'ancrage pour leur enfant, les événements fondateurs de son histoire. Le jeune est là, et il est bien rare que l'évocation de « *la madeleine de Proust* », des bons moments de tendresse parentale et des attentions des grands parents quand il y en a eu, ne fassent pas resurgir des micro souvenirs qui forment des sortes de réveils éphémères sur ce fond d'anesthésie et de dépersonnalisation que Daech a opéré en eux. Mais à condition qu'ils ne soient pas déjà partis en Syrie, car dans ces cas là « *la madeleine de Proust* » n'opère plus... Sauf quelques rares cas pour lesquels au bout des évocations « *on ne sait pourquoi d'un coup le lien humain revient* »... On peut alors passer à la deuxième étape qui consiste à « *rendre visibles les fils invisibles des prédateurs, c'est à dire entrer avec les jeunes dans le récit détaillé du fonctionnement du discours djihadiste* ». Faire la différence entre la présentation idyllique des vidéos d'al-Nostra, le mythe, et la réalité de ce que l'on attend d'eux : l'extermination de ceux qui ne sont pas comme eux. On introduit, par des informations précises et vérifiées, une inadéquation avec l'idée et les objectifs qu'ils imaginaient d'al-Nostra. Pour eux qui sont embrigadés par Daech, c'est différent, il ne s'agit plus d'illusions comme avec al-Nostra, mais de jeunes qui partent en connaissance de cause, ils veulent participer à la cause, ils se sacrifient pour la cause. Il s'agit alors de

« provoquer une dissociation entre leur motivation (se suicider, se venger, commander, devenir un homme, exister...) et la façon dont Daech a récupéré leur motivation pour leur faire croire que cela fait partie de leur mission divine »... donc il s'agit de « séparer l'individu de son idéologie » et montrer que les motivations initiales du jeune ont trouvé un sens tout prêt dans le discours djihadiste. Pour contourner l'appel à la raison qui ne manque pas d'être combattu, Dounia Bouzar fait alors appel à des anciens repentis qui vont témoigner en groupe de leur expérience. On présente alors des récits qui sont pour la plupart d'excellents témoignages de ce qu'un accident de vie peut produire (attouchements sexuels chez une jeune fille qui ne peut s'en ouvrir à ses parents parce qu'en même temps la mère est hospitalisée dans un état grave. Son grand jilbab noir la couvre complètement de la tête au pied; elle a développé une méfiance généralisée envers tous les hommes vécus comme pervers sexuels par nature; sur son compte facebook elle fait partie du groupe « *Salafya entre sœurs interdites aux hommes* »; elle a été approchée par des recruteurs qui se présentent comme des protecteurs, des « *princes barbus* », il est riche, elle sera avec deux co-sœurs qui deviendront ses deux co-épouses, elle n'aura plus de soucis à se faire... sauf à sauver des enfants des bombardements américains...). Dounia Bouzar et ses équipes travaillent alors à retrouver des témoignages et retrouver ce type de « protecteur » vendant les mêmes boniments à d'autres, ou par chance le même « protecteur » « *faisant son marché* » avec d'autres jeunes filles en rupture. La séance dure environ 3 heures jusqu'à ce que de témoignage en témoignage, la jeune fille perdue craque enfin, éclate en sanglots et reconnaisse son erreur... et se jette dans les bras de ses parents marquant la *réaffiliation*.

D'autres témoignages de « cure de réaffiliation » sont encore plus parlants et nous avons là, la partie la plus probante de l'ouvrage car on entre de plain pied dans ce fameux processus et sa déconstruction. Il y faut de l'astuce, quelques prises de risques mesurées, le soutien d'une équipe, un contrôle de synthèse et de résultat. C'est très convaincant au final. L'interprétation à chaud est de type psychanalytique, un peu comme le faisait Françoise Dolto. Et ça peut marcher. Cependant, il y a des échecs, que par soucis de vérité nous expose D. Bouzar. A quoi sont-ils dus? Nous en avons deux exemples, celui de Nadia et celui d'un jeune garçon. Pour tous les deux le lien humain a disparu, celui de la parenté aussi; leur narcissisme primaire semble avoir pris toute la place, celui que prend la pulsion de mort liée au narcissisme lorsqu'il refuse toute les limitations de la vie en commun, du rapport à l'autre comme un semblable. De ce fait Nadia est indifférente à la mort programmée de son mari handicapé qui sera martyr et le jeune garçon tend un piège mortel à son père venu le rechercher. D. Bouzar évoque alors une pathologie Border-line impossible à traiter en dehors des hospitalisations sous contrainte. Elle reparle alors

de paranoïa, d'hypertrophie du moi, de mégalomanie, au sens psychiatrique chez ces fanatisés au regard calme et serein (Nadia). Elle cite alors Anne Fournier « Quête fanatique et réassurance sectaire »² : « *Le fanatique se construit un temple, réceptacle de la toute puissance du Sacré... Il devient tout puissant non de sa propre force mais des forces qu'il a invoquées, qui l'habitent et le transforment...* ». Restera à Dounia Bouzar le soin de s'occuper des jeunes réaffiliés à leur parents; ils vont appartenir au cercle des rescapés et des témoins dans les thérapie de groupe, dans la chaîne de déshumanisation, mais ils ne redeviendront pas comme avant au grand dam des parents qui, pétris d'angoisse, craignent une rechute dans le Djihad et supportent mal qu'ils continuent à « construire leur histoire et à mettre de la différence avec leur parents ».

Dounia Bouzar a été très critiquée lorsqu'elle a associé la radicalisation à une dérive sectaire et à son emprise sur des jeunes fragiles, comme si elle gommait la dérive Islamique et le fait religieux. Nous savons après l'avoir lue qu'il n'en est rien. Elle a montré un matériel qui dit beaucoup des jeunes embrigadés par internet à partir de l'organisation al-Nostra (et les films d'Omar Omsen) mais dit peu des moins jeunes, incarcérés, délinquants qui se radicalisent en prison, assez peu accessibles aux rencontres psychothérapeutiques brèves et qui se sont avérés les plus dangereux. Elle a cependant montré que tous les milieux peuvent être concernés à partir de la crise d'adolescence que tous rencontrent. Elle a montré aussi qu'il ne s'agit pas uniquement d'une guerre de religion car les premiers touchés sont les musulmans eux-même.

Son ouvrage est très convaincant et les cas relatés très parlants, la polémique est une sorte de déformation universitaire bien française qui supporte mal que des pratiques de terrain viennent bousculer la sacrosainte orthodoxie théorique. Nous disons donc bravo à cette pratique sous haute tension!

Patrice Belzeaux

2. in *Raison présente* n°143, 2005.